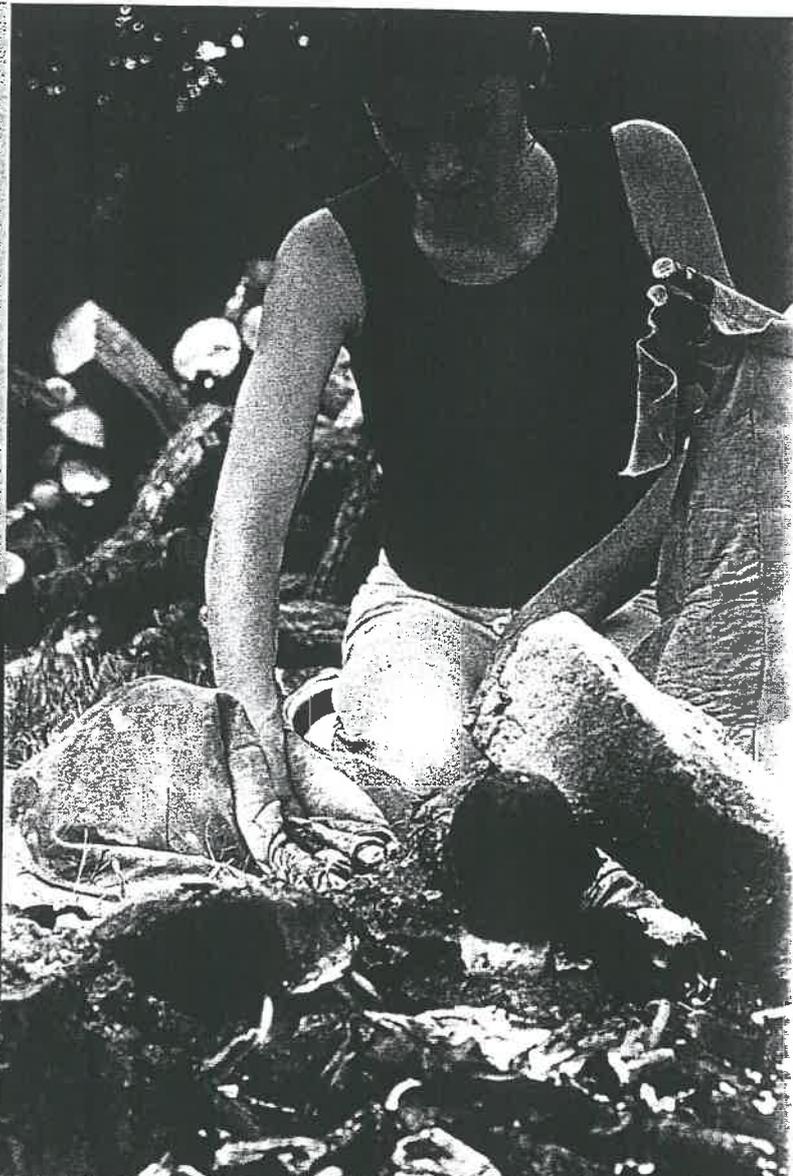
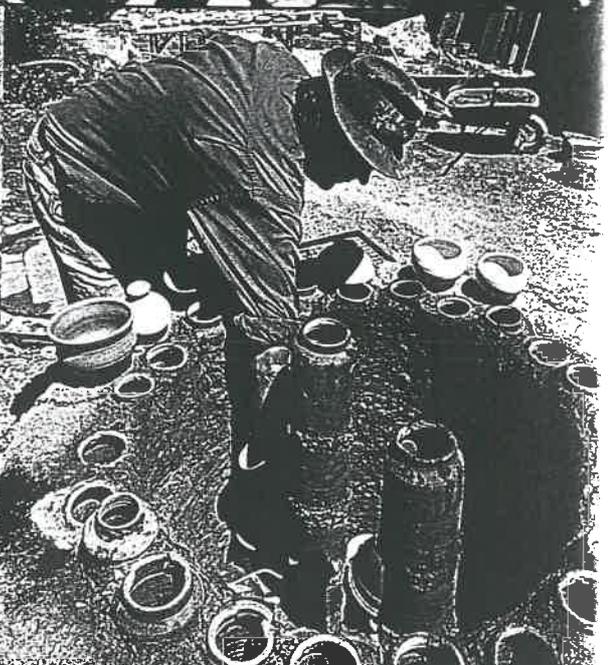
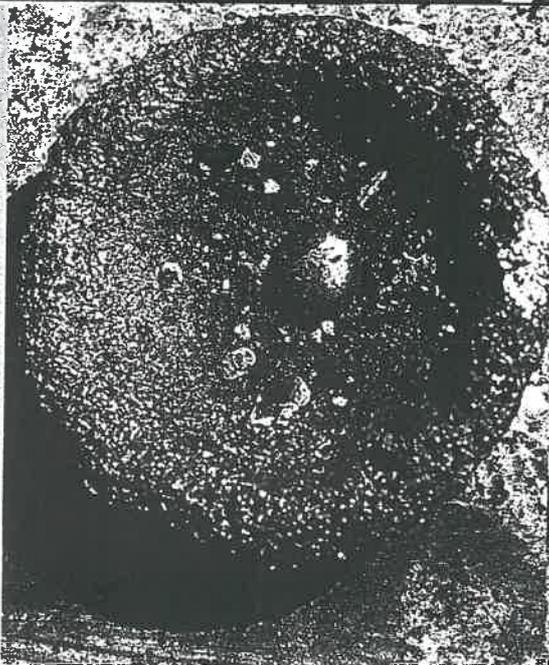


A la redécouverte
des savoir-faire
gaulois :
des archéologues
produisent de l'or
et des poteries



- L'aventure des écritures
- Découvertes en Gaule
- Kerma au Soudan



LA CÉRAMIQUE SIGILLÉE EST-ELLE UNE CÉRAMIQUE COMME LES AUTRES ?

par Maurice Picon

Découverte en grande quantité dans de nombreux sites, la céramique sigillée est « un produit de luxe » qui ne devait pas coûter cher. Pour que les ateliers soient rentables, ils devaient produire beaucoup et par conséquent avoir un système commercial puissant qu'il leur permettait d'exporter leur produit sur de longues distances.

Cet article est illustré de photographies du site de la Graufesenque et des objets qui ont été découverts et sont aujourd'hui déposés au Musée Municipal de Millau.

La Graufesenque a été un des ateliers de céramique sigillée les plus importants de la Gaule. Il se trouve à deux kilomètres au sud de la ville de Millau. Il a fonctionné en plein rendement pendant une soixantaine d'années entre 40 et 100 après J.-C. Sa production a été diffusée dans toute la partie occidentale de l'empire romain.

Il y a bien longtemps que cette question a été posée, de façon plus ou moins explicite, par les chercheurs s'occupant de la terre sigillée. La présence dans un même centre de production de nombreux ateliers qui ne semblent manifester aucune préoccupation de concurrence, l'existence de succursales ou d'officines satellites qui, elles non plus, ne témoignent d'aucune créativité particulière vis-à-vis du centre de production principal, la monotonie apparente des procédés techniques que suggèrent des apparences extérieures très semblables, la localisation curieuse des lieux de fabrication situés souvent à grande distance des sites de consommation et à l'écart des voies de communica-

tion les plus importantes, la faible dispersion des centres producteurs, autant de caractéristiques qui n'avaient pas manqué de surprendre.

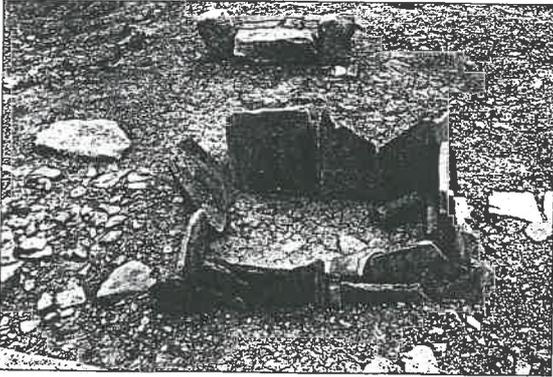
Plus récemment, l'étude des procédés de fabrication des sigillées italiques, et surtout des sigillées gauloises provenant des deux centres majeurs de La Graufesenque (Aveyron) et de Lezoux (Puy-de-Dôme), devait apporter des données complémentaires sur la spécificité de cette production.

A La Graufesenque comme à Lezoux, l'évolution des productions offre de surprenantes similitudes, malgré le décalage chronologique de ces deux centres (Picon, 1993). A La Graufesenque, on a d'abord une période allant approximati-



vement de 10 avant notre ère jusqu'à 20 après, pendant laquelle les techniques utilisées sont particulièrement simples : vernis non grésés, fours à flammes nues, températures de cuisson assez fluctuantes, qui sont très souvent inférieures à 900°. Un point particulièrement caractéristique de cette première période est la diffusion relativement faible de la production, qui demeure essentiellement régionale (ce que ne contredisent nullement les rares exemplaires de cette période retrouvés sur des sites éloignés, car on ne saurait les considérer comme l'indice d'un commerce organisé).

A l'opposé, la période suivante, qui va des années 20 jusqu'aux premières décennies du II^e siècle, se caractérise par une production de masse allant avec une diffusion à longue distance, puisque les productions de La Graufesenque se retrouvent alors en abondance dans tout



techniques très élaborées de la période précédente et reviennent aux procédés beaucoup plus simples de la période initiale, avec des vernis non grésés obtenus à relativement basse température dans des fours à flammes nues.

A Lezoux, la première période est beaucoup plus longue qu'à La Graufesenque, puisqu'elle s'étend pratiquement à tout le I^{er} siècle et sans doute à la première décennie du II^e siècle. Certes, on y observe de temps à autre quelques tentatives limitées pour s'échapper du cadre régional ou pour améliorer les procédés de fabrication (Desbat, 1993), mais, dans l'ensemble, l'écart entre les niveaux techniques des deux premières périodes lédoziennes est encore plus important qu'à La Graufesenque, allant d'une pâte non calcaire à une pâte calcaire, changeant de vernis et adoptant, comme dans les ateliers ruthènes, les fours à tubulures et des

*Restes du grand four.
Environ 80-100 après J.-C.*

*Bac servant au potier
de réserve d'argile.*

*Autel et fanum dans
l'agglomération des
potiers.*

l'Occident romain, de l'Espagne à l'Angleterre et de la France à la Hollande, la Rhénanie, l'Autriche et l'Italie, et de façon plus diffuse en Méditerranée orientale, voire même en Extrême orient (Begley et Pama, 1991). Ce passage à une production de masse est marqué par une profonde transformation des techniques, avec l'apparition des vernis rouges grésés, l'utilisation de fours à tubulures permettant leur mise en oeuvre grâce à l'atmosphère de cuisson constamment oxydante du laboratoire, et des températures de cuisson très élevées (un peu supérieures en moyenne à 1050°) nécessaires au grésage en atmosphère oxydante des vernis de La Graufesenque.

La dernière période, qui débute au cours des premières décennies du II^e siècle, est caractérisée par l'abandon du commerce à longue distance et le retour à une diffusion essentiellement régionale. Or, le fait marquant de cette troisième période est que les potiers renoncent aux





Exemple de moules de céramique sigillée.

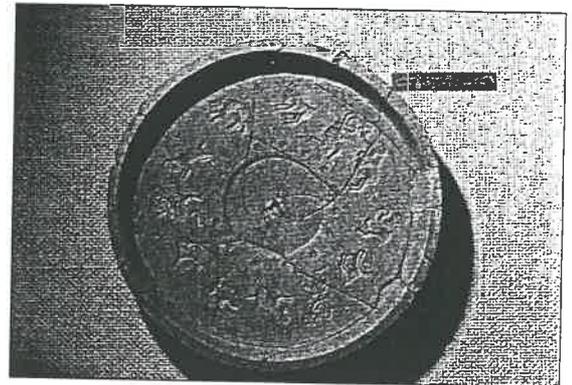
températures de cuisson très élevées. Quant à la troisième période, qui correspond à la récession des ateliers lédoziens et au retour à une diffusion régionale, elle apparaît sans doute durant la seconde moitié du III^e siècle. Elle est marquée par l'abandon des fours à tubulures et des vernis grésés, mais également par un retour progressif aux pâtes non calcaires. Cette évolution régressive ira même au-delà de ce que l'on peut observer à La Graufesenque, avec la fabrication à Lezoux de céramiques enfumées renouant avec des traditions techniques antérieures à la conquête romaine.

Mais on ne peut qu'être frappé par le parallélisme global de ces évolutions, même si dans le détail on observe d'inévitables particularismes locaux, surtout au cours des périodes de récession où les



modifications techniques ne se font pas toutes dans le même ordre, et à la même vitesse.

On est généralement d'accord sur les causes qui sont à l'origine de ces transformations. Il s'agirait, pour le passage de la première à la seconde période, de l'intervention des négociants qui imposent des caractéristiques techniques précises pour la production de masse dont ils assurent la diffusion à longue distance, ces normes n'étant rien d'autre que celles des sigillées italiques. Lorsque la diffusion s'effondre, les négociants retirant - pour des raisons qu'on ne peut que supputer - leur soutien à cette production, on passe à une troisième période où la diffusion redevient régionale, les potiers n'ayant pas les moyens, ni sans doute la faculté d'assurer eux-mêmes les transports, les relais, les entrepôts et les réseaux de distribution que suppose un commerce à longue dis-

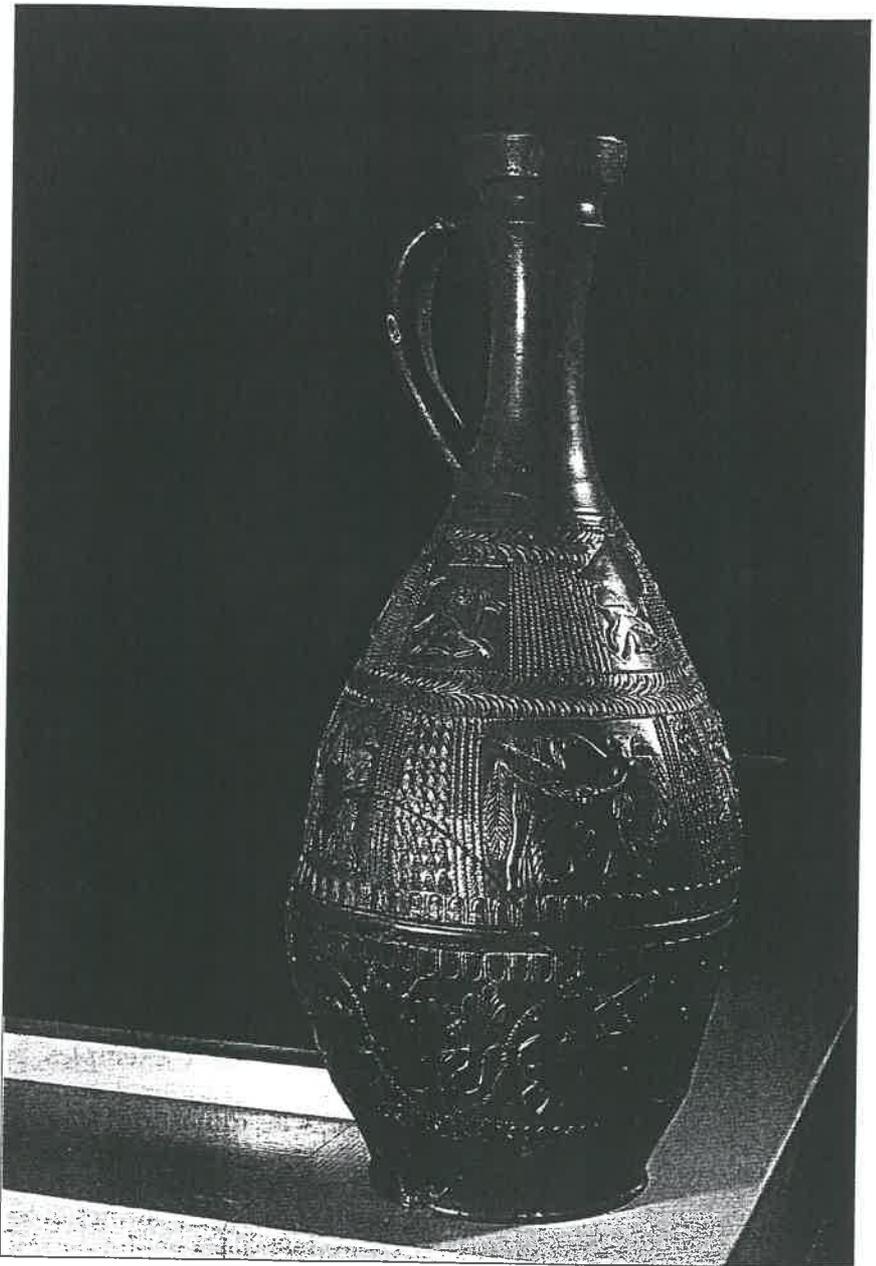


tance. Il est donc normal qu'ils reviennent alors à une diffusion régionale par l'entremise de lieux d'échange, marchés ou autres, proches des ateliers.

On serait en outre porté à croire que le retour à des techniques plus rudimentaires - lequel semble général sur tous les ateliers de sigillées dont la diffusion s'effondre - serait une conséquence quasi obligatoire des caractéristiques particulières de la production sigillée. Sa température de cuisson très élevée, et sans doute (mais cela reste à démontrer, faisant l'objet d'un programme d'archéologie expérimentale en cours de réalisation) le rendement beaucoup plus faible des fours à tubulures que celui des fours à flammes nues, contribuent à faire de la céramique sigillée un produit dont le prix de revient était relativement élevé, mais dont on peut estimer, compte tenu de sa répartition sur presque tous les sites, qu'il n'était pas très onéreux à l'achat. Dans ces conditions, seule une production de masse, très

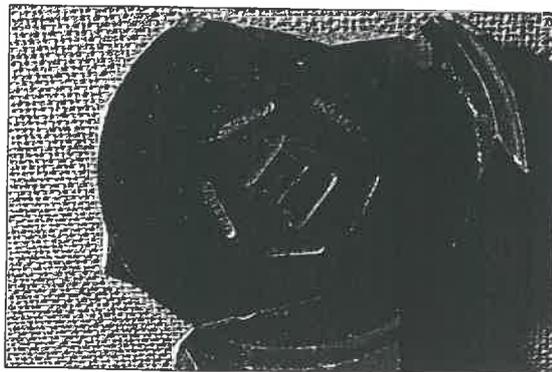
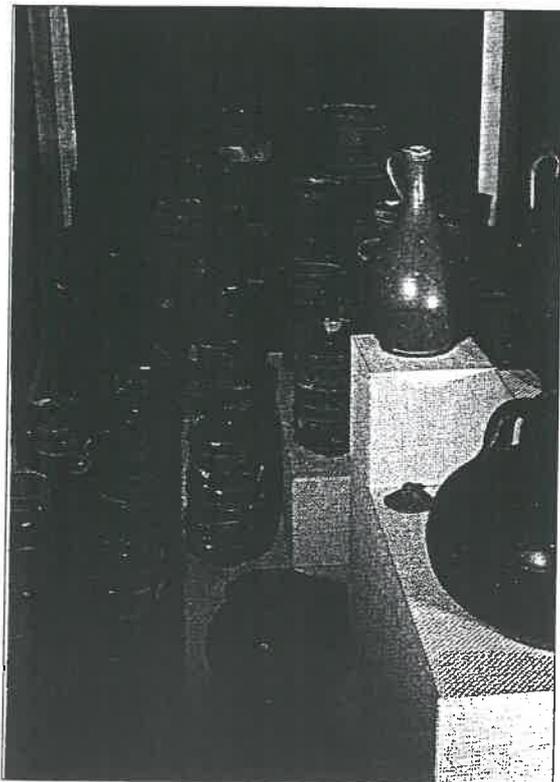
largement diffusée, pouvait en assurer la rentabilité, et donc permettre son exploitation. Que ces conditions viennent à disparaître, et l'équilibre économique des ateliers n'y survivant pas, le retour à des procédés simplifiés ne pouvait que s'imposer.

On ajoutera encore qu'il y avait des avantages à ce que la céramique sigillée soit un produit dont la fabrication était relativement onéreuse, d'où un manque à gagner qui devait être compensé par une très forte diffusion. Car une telle situation allait constituer une sérieuse protection contre d'éventuelles tentatives de concurrence. C'est sans doute ce qui explique la dispersion très limitée des ateliers de céramiques sigillées, si on la compare à celle des ateliers de présigillées gauloises, dont les techniques sont simples, et à celle des ateliers à céramiques à vernis noir d'Italie. Cette céramique était produite à moindre coût que la sigillée, de telle sorte que presque toutes les cités avaient leur propre production. Dans ces conditions, la diffusion massive, à longue distance, de la production de quelques-uns des ateliers italiens de céramiques à vernis noir ne pouvait résulter que de situations particulières très favorables. Il en va tout autrement pour les ateliers de céramiques sigillées dont l'implantation à l'intérieur d'une même région résultait de leur appartenance à un même complexe économique.

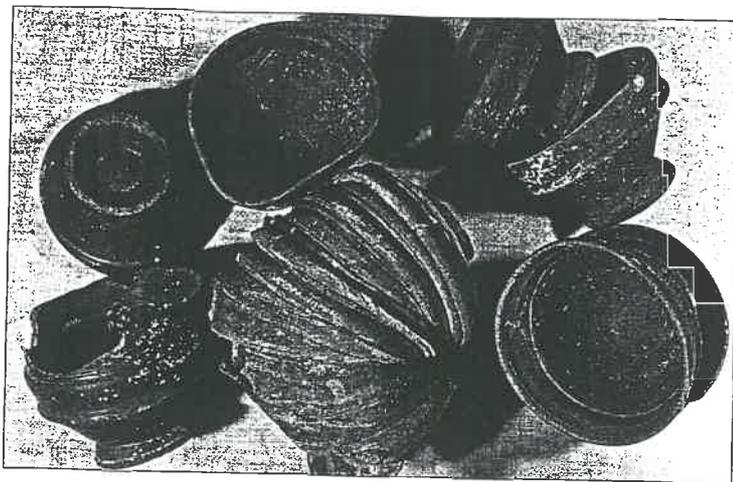


Et, d'une certaine façon, le choix lui-même d'une région productrice pouvait être assez indifférent, le système commercial ayant sans doute plus d'importance que la localisation des centres producteurs, comme cela semble clair pour La Graufesenque et les autres ateliers des

Exemples de formes



Estampille de potiers.



*Raté de cuisson
et exemple de décor
produit à la Graufesenque.*



Causses. On notera enfin que l'implantation des ateliers de céramiques sigillées de la Gaule de l'Est pourrait relever d'un autre type d'organisation, mais qu'il est encore difficile d'en juger, car on connaît mal les caractéristiques techniques de ces productions qui, souvent, s'écartent résolument du modèle italique.

Au terme de ces quelques remarques, il nous faut bien admettre que la terre sigillée occupe - parmi toutes les productions céramiques du monde romain - une place à part. Les conditions économiques de son développement et de sa commercialisation semblent sans équivalent connu. Cela demanderait certes de plus amples développements, nourris d'exemples et de faits précis, qui ne sauraient trouver place ici. Toutefois, les indications très générales qui précèdent doivent suffire pour que l'on comprenne à quel point les études traditionnelles sur les formes et les décors sont impuissantes à expliquer une production comme celle de la terre sigillée, si l'on ignore les contraintes techniques et les caractéristiques particulières de ce type de matériau. Après plus d'un

siècle d'études typologiques et stylistiques, qui donnent souvent l'impression de tourner en rond, il faudra bien que l'on finisse par s'apercevoir que la connaissance des matériaux et des techniques est un élément essentiel de la reconstitution du passé, sans lequel on ne peut espérer comprendre cet artisanat et son évolution au cours du temps. ■

Pour en savoir plus

DESBAT Armand, 1993, Observations sur des fours à tubulures des Ier et II^e siècles à Lezoux, S.F.E.C.A.G., Actes du Congrès de Versailles, p. 361-370.

BEGLEY Vimala et DE PUMA Richard Daniel, Ed., 1991, Rome and India. The Ancient Sea Trade, Madison.

PICON Maurice, 1993, Le schéma de développement proposé pour l'atelier de Lezoux peut-il s'appliquer à La Graufesenque ? Annales de Pegasus 1990-1991, Millau, p. 33-37.

